

Carolina
Schutti

Un jour j'ai dû marcher
dans l'herbe tendre

Extrait

I

Babouchka

*Vas-y, commence, disait Maïa,
tant de premières phrases.*

On ne dit pas babouchka, mais matriochka, disait ma grand-tante, la seule tante de mon père, et pourtant elle ne savait pas du tout le russe. Elle avait sans doute raison, mais je ne la croyais pas. Je l'avais toujours appelée comme ça, ma babouchka, je la secouais délicatement et je l'ouvrais en deux avant de la refermer, et puis je regardais attentivement si la plus petite ne pouvait pas s'ouvrir aussi par un mécanisme secret, parce que je ne pouvais pas croire que j'étais arrivée à la dernière.

La nuit, je restais souvent sans dormir. Mon regard parcourait la chambre, et je racontais à la grande babouchka à quoi ressemblaient la maison quand on la voyait de dehors, le jardin, le village qui s'étalait tout en largeur, l'ombre qui pendant plus de six mois recouvrait la plupart des maisons. Je lui parlais du vallon avec ses pentes boisées, du ciel que la nuit tendait au-dessus. Personne n'avait pu me dire ce qu'il y avait derrière, et cela m'avait fait peur. Mais peut-être aurait-il suffi, pour avoir une réponse, de poser la bonne question.

Ma babouchka me regardait avec ses grands yeux, je l'ouvris, sortis la toute petite poupée que je posai délicatement dans ma main pour la bercer, et je fus étonnée qu'elle me paraisse aussi adulte.

On voulut me faire croire que ma babouchka était perdue, mais c'était impossible. Je ne l'avais jamais emportée avec moi dehors. Peut-être que ma tante avait décidé que j'étais trop grande pour jouer à la poupée, qu'elle l'avait cachée au grenier ou jetée, peut-être que les chuchotements qu'elle entendait tous les soirs dans ma chambre l'inquiétaient. Je ne le lui ai jamais demandé.

Je parlai un jour à Marek de ma babouchka, il ramena mes cheveux derrière mon oreille et m'embrassa sur le front.

Moje kochanie, chuchota-t-il, et je compris ce que cela voulait dire, même si je ne savais pas le polonais et si le biélorussien de mes premières années s'était perdu en même temps que ma babouchka.

Marek avait une petite maison en bois avec un jardin qu'il laissait un peu à l'abandon. Il donnait de l'argent au vieux Walter pour qu'il l'entretienne, mais celui-ci ne faisait guère plus que d'enlever le bois mort. On ne pouvait pas tondre l'herbe, parce qu'il y avait trop de broussailles autour de la maison et le long de la clôture, c'est en tout cas ce que disait Walter. Il laissait donc les broussailles comme elles étaient et s'achetait du schnaps.

Marek ne buvait pas de schnaps, il ne buvait jamais. Ses yeux pourtant étaient parfois rouges lorsqu'il restait assis près de la fenêtre à regarder dehors.

Ils ne sont pas morts dans l'ordre comme cela se passe normalement, m'avait dit un jour Marek, mais d'abord l'oncle, ensuite la grand-mère, ensuite c'est Micha qui était mort, son neveu préféré,

il s'était pendu à un arbre, à l'arbre que son grand-père avait planté pour son oncle. Il ne parlait pas de son père ni de sa mère, mais tout le monde savait ce qui s'était passé, simplement personne ne pouvait comprendre pourquoi un homme jeune comme Marek avait justement choisi de revenir dans ce village-ci, pourquoi il n'était pas rentré chez lui après la guerre.

Oublie vite tout ça, avait dit Marek en se frottant les yeux, oublie ça. Mais je n'ai pas oublié, et j'ai demandé un jour à ma tante si elle pouvait me parler un peu de Marek. C'est le mauvais versant qui reste dans l'ombre, avait-elle répondu, et elle avait demandé ensuite ce que cela pouvait bien me faire. Je lui ai demandé alors pourquoi on avait construit des maisons sur ce mauvais versant, mais je n'ai pas eu de réponse.

La neige arrivait tôt dans l'année et restait longtemps, et en plein été, quand on voulait jouer dehors, il fallait dès quatre heures aller se chercher une veste de laine. Dans le jardin, il ne poussait rien d'autre que de la menthe et de la camomille, de la ciboulette et de l'aneth. Quand on marchait pieds nus, l'herbe vous piquait la plante des pieds, mais je n'avais aucune idée de ce que pouvait être une herbe tendre. Ou plutôt, je n'en avais plus aucune idée. Quand j'étais toute petite, oui, un jour j'ai dû marcher dans l'herbe tendre, au moins une fois, parce que des années plus tard ma tante m'avait donné une photo où l'on me voyait avec ma mère dans un parc. Je portais une petite robe blanche avec des fleurs brodées et un galon en crochet au col, ma mère me tenait par la main et souriait pour l'objectif, mais elle avait bougé pour la photo et son bras était aussi flou que son visage. Nous étions pieds nus dans l'herbe, j'avais l'air inquiet, les yeux écarquillés, les lèvres ouvertes en une large fente.

Ma tante ne voulait pas que j'aille voir Marek, je ferais mieux de jouer avec les autres filles, disait-elle. Souvent, je faisais semblant d'avoir joué à la balle ou à l'élastique tout l'après-midi, je m'agenouillais sur le pré en rentrant à la maison et je frottais mes mains sur l'herbe humide. Parfois, si j'avais assez de temps, je m'allongeais dans l'herbe pour contempler les nuages qui se teintaient de rose et, quand la lumière s'y prêtait, je pouvais observer d'innombrables petits insectes qui peuplaient le ciel et faisaient vibrer l'air.

Ce n'est pas vrai que j'aurais voulu me transformer en insecte et partir en volant, parce que je ne serais pas allée loin. Et je n'avais pas envie non plus d'être un animal, même si c'était très courant à l'époque d'avoir son animal préféré et de tout savoir sur lui.

Un jour, Fini me demanda après l'école quel animal j'aimerais être, et elle ajouta presque aussitôt que je n'avais pas besoin de répondre, elle le savait bien, c'était sûrement un oiseau – ou un ange, pour pouvoir voler retrouver ma mère. Je ne voulais pas voler retrouver ma mère, parce que sous la terre, on était serré et il faisait froid, c'est ce que m'avait dit ma tante et je la croyais.

Il y a différentes sortes de babouchkas. Certaines sont identiques jusque dans les plus petits détails, d'autres ont sur le ventre des dessins différents. Un dessin différent sur chaque ventre, et on sait tout de suite quelle est l'histoire qui va avec. Et la grande babouchka tient ensemble toutes ces histoires comme la couverture d'un livre de contes. Il faut regarder le dessin le plus petit avec une attention toute particulière, parce que si on a de la chance, on peut distinguer même là, sur cette surface minuscule, un arrière-plan avec une forêt ou un ruisseau ou des fleurs. J'avais eu de la chance, ma babouchka était particulièrement belle. Je me souviens de chacun des dessins, et je me rappelle aussi les histoires qui allaient avec les dessins, elles se sont traduites toutes seules, sans que je n'y prête attention.

Marek me demandait souvent de lui raconter ces histoires. Je pensais qu'elles lui rappelaient les contes de son enfance, peut-être à cause de nombreuses ressemblances, mais peut-être voulait-il simplement empêcher qu'elles ne disparaissent de ma mémoire.

Marek m'offrait des sucreries ou des pierres de toutes les couleurs que je conservais dans ma chambre sous une latte de plancher mal fixée, pourtant quand j'étais dehors avec ma tante et que nous le rencontrions par hasard, il se contentait d'un bref salut en me regardant à peine, comme si je lui étais indifférente. Mais l'après-midi, quand j'allais chez lui, il me caressait les joues, s'asseyait en face de moi à la lourde table de bois, et buvait dans un verre décoré de fleurs de thé avec du lait et du sucre. Dans son cellier, il avait toujours pour moi une provision de boissons que je ne trouvais nulle part ailleurs. Je me régalais à l'avance du liquide jaune ou rouge plein de bulles, j'étais assise sur ses genoux, je me faisais lire des livres ou raconter des histoires, j'écoutais sa voix avec beaucoup de concentration. J'y percevais comme une rugosité que j'étais, me semblait-il alors, la seule à pouvoir entendre, une intonation qui me ramenait loin, très loin en arrière.

Lorsque je fus assez grande pour pouvoir aller toute seule en bus au village voisin, ma mère décida de m'envoyer une fois par semaine faire les courses. Elle me donnait deux filets à provisions et, même après plusieurs semaines, il fallait que, avant de quitter la maison, je lui récite les arrêts et les horaires du bus. Je n'oubliais jamais rien, et parfois j'avais le droit de m'acheter une babiole. Je finis à la longue par connaître tous les magasins et je faisais les courses de plus en plus vite, si bien que je pouvais aussi flâner un peu dans les rues en regardant les vitrines. C'est à cette époque-là que j'ai commencé à penser plus souvent à ma mère. Je me mettais devant les vitrines en m'arran-

geant pour que le reflet de mon visage soit à la bonne hauteur pour les habits exposés. Parfois, j'y arrivais, mais dans d'autres vitrines les habits étaient trop hauts. J'essayais d'imaginer ce que cela ferait si le visage de ma mère se reflétait soudain à côté du mien, je me voyais rire dans la vitrine à côté d'elle, les mains dans les mains.

Parfois, je me demandais ce que cela me ferait de tenir un jeune homme par la main, de sortir avec lui, comme disait Fini. Je m'efforçais de me tenir bien droite en suivant lentement la rue principale dans un sens, puis dans l'autre, de rentrer le ventre, car c'était très important, m'avait dit Fini, de balancer les hanches, si bien que je donnais l'impression d'avoir des chaussures à talon. J'imaginai ce que cela me ferait si un jeune homme m'invitait à marcher avec lui sur le côté ensoleillé, il demanderait à ma mère si elle permettait qu'il emmène sa fille unique et bien aimée, oui, il dirait emmener, ma mère sourirait, acquiescerait d'un hochement de tête, me prendrait par l'épaule pour me pousser vers lui, croiserait les bras, attendrait qu'il m'ait donné un baiser et serré contre lui, puis elle lèverait la main pour nous dire au revoir jusqu'à ce que nous disparaissions à un tournant du chemin.

Fini me prenait parfois par la main lorsque nous vagabondions dans les bois. Quand la nuit tombait pendant que nous rentrions, elle me serrait si fort que l'empreinte de ses doigts restait ensuite longtemps visible. Je ne lui disais pas qu'elle me faisait mal. Les longues après-midi d'été, quand nous n'avions plus envie d'être avec les autres et que je n'étais pas chez Marek, nous nous asseyions au bord du ruisseau, les pieds dans l'eau jusqu'à ce qu'ils deviennent tout rouges, alors nous nous allongions sur les rochers plats chauffés par le soleil, nos chemisiers retroussés pour nous faire bronzer le ventre. Fini me

racontait des histoires, des petits contes, elle racontait ce qu'elle savait sur les autres filles et sur leurs familles, elle me parlait de son frère aîné et de ses petites amies, et elle me décrivait en détail ce qu'elle avait observé par le trou de la serrure. Elle m'expliquait ce qui se passerait dans quelques années, quand nous serions devenues des jeunes femmes et que les hommes s'intéresseraient à nos jambes et à nos ventres bronzés. J'avais plaisir à l'écouter, ses phrases coulaient comme l'eau du ruisseau, c'était presque comme un clapotis apaisant, et même s'il n'y avait dans ce qu'elle me racontait ni Baba Yaga, ni princesses, ni baguettes magiques, je l'écoutais avec une attention soutenue. L'espace d'une après-midi, sa famille devenait la mienne, j'emportais avec moi ses histoires en rentrant chez ma tante et, avec elles, le sentiment d'avoir vécu quelque chose d'important et d'avoir échappé à l'ombre. Un soir, je notai une phrase, une demi-phrase qui m'était passée par la tête pendant que je marchais : si on pouvait tenir toutes les histoires devant son corps comme un bouclier, s'entourer des phrases des autres comme d'un manteau qui rend invisible. La fois suivante où je la vis, je lus cette phrase à Fini, mais elle me regarda de haut et se mit à rire. Je froissai ma petite feuille, la remis dans ma poche et, en rentrant, je la jetai dans le ruisseau. Je savais qu'elle allait bientôt partir en petits lambeaux avant de se défaire complètement dans l'eau froide. Jamais plus par la suite une phrase de ce genre ne m'est venue à l'esprit, et jamais plus ensuite je n'écrirais une phrase pareille. Celle-là, celle-là seule pourtant, je l'ai gardée dans ma mémoire.

Il faut toujours recommencer depuis le début, disait ma tante quand je rassemblais mon courage et lui demandais de me parler d'avant, même si je me doutais bien qu'une fois de plus, elle ne me

répondrait pas et me ferait comprendre que ma question l'embarrassait. Le passé que j'avais vécu avec ma mère et le passé avec ma tante se sont décalés l'un par rapport à l'autre, je n'ai aucun souvenir de leur intersection, aucun souvenir du moment où j'ai quitté la ville pour venir vivre dans le village.

Je sais encore que je ne comprenais pas ma tante, qu'elle m'inondait de paroles dans cette langue que je ne connaissais pas, et qu'il avait fallu que je dise papa à l'homme qui était venu me chercher. Au début, je ne le voyais que les week-ends, et puis de plus en plus rarement ensuite, parce qu'il suivit le conseil de ma tante en recommençant tout depuis le début. Je pus rester chez ma tante qui était contente d'avoir de la compagnie dans sa maison trop grande pour elle.

Pour ta mère, ce n'était pas assez bien chez nous, disait ma tante, et elle me raconta aussi que j'avais quelques semaines à peine quand elle était partie, laissant derrière elle mon père et le village ; mais elle n'avait jamais voulu divorcer, et aujourd'hui encore, ma tante ne comprenait pas pourquoi.

Et maintenant, tu es ici, sois contente ! Je savais bien qu'il fallait que je sois contente.

Lorsque Marek mourut, je ne vivais plus dans le village. Sur la photo du faire-part, il a cinquante ans, je le sais de façon certaine parce que cela avait été son plus bel anniversaire, parce que la photo était posée sur une petite étagère à côté de la porte d'entrée, son plus bel anniversaire, c'est en tout cas ce qu'il disait. Dans le bas, près du bord, quelqu'un avait écrit au marqueur blanc « Fifty-fifty ». Il n'avait pas réussi à aller jusqu'à cent ans, mais qui peut dire combien de temps on a à vivre ? Ma tante mourut avant lui, elle était arrivée à quatre-vingt-trois ans, il faut que quelqu'un s'occupe de la tombe. Elle avait commandé une pierre tombale qu'elle avait, des années avant sa mort, payée elle-même, ceux qui le souhaitent peuvent y poser une bougie

ou un bouquet de fleurs que le soleil dessèche et que le vent finit par balayer. Elle savait que je ne reviendrais pas.

Je ne suis pas revenue, je n'ai pas pu, on m'a donné une matriochka qui ressemble beaucoup à la vieille, à celle que ma tante peut-être avait cachée ou jetée. Je l'ai ouverte et j'ai posé toutes les poupées les unes à côté des autres. Des scènes de conte sont peintes sur leur ventre, mais maintenant, lorsque ces histoires me reviennent en mémoire, cela me rend triste. En même temps que ma mère, j'ai perdu ma langue, les phrases pour souhaiter bonne nuit et les phrases pour consoler, ces paroles qui berçaient comme une douce vague, cette langue comme une île qui n'existait que pour nous deux et sur laquelle nous voguions à travers la ville, de la boulangerie au terrain de jeux. Un seau, une pelle, un petit pain, je ne me souviens plus avec quels mots allemands je suis arrivée chez ma tante. Et à présent : des phrases pour consoler qui viennent du dictionnaire, des phrases pour consoler enregistrées sur un magnétophone, mais le bercement n'est plus là, les phrases restent oubliées.

Moj bednyj aniol, disait certainement ma mère, *Moj bednyj aniol*.

Je tourne les poupées pour qu'elles puissent voir par la fenêtre, leurs dos se ressemblent tous. Des fleurs bleu clair sur un fond rouge. Où sont restées mes premières phrases, me demandé-je, et c'est seulement maintenant que je me pose la question, ces phrases qui quelques années, pas plus, s'étaient épanouies dans la floraison d'une vraie langue pour se dessécher ensuite sur le versant à l'ombre sans laisser même de traces dans la mémoire, dans la mienne en tout cas.